

L'APARTHEID... ICI MÊME ?

par Bernard Vaudour-Faguet

Parler d'apartheid pour évoquer la situation de dizaines de milliers de personnes à la rue peut paraître une trahison des mots.

N'est-ce pas le prix de la prise de conscience, par tous et chacun, de notre responsabilité face à tant de maux ?

La ségrégation la plus ignoble, la plus sinistre, la plus oppressive, celle qui détruit les âmes et les corps, qui est scélérate jusqu'au bout des ongles, qui corrompt les esprits, les valeurs, la société, ... cette ségrégation, en vérité, campe à deux pas de notre salon, près de notre immeuble, au milieu du quartier. Elle réside sous notre fenêtre, impudente et impudique, à côté de notre résidence pavillonnaire. Elle rôde en souveraine à proximité du lieu de travail, près de la gare, sur le boulevard qui mène au supermarché...

Cette ségrégation carcérale, celle qui enferme les êtres dans un monde à part, qui les refoule vers des sites bourrés d'immondices, vers les taudis blafards, peut s'apercevoir en de nombreux points de la cité. Elle émerge à l'état brut, parfois à moitié ; elle est parfaitement visible en surface et totalement dissimulée dans ses profondeurs. Cette discrimination anonyme se croise à l'arrêt de l'autobus, sous le portique de la halle ; elle se glisse subrepticement sous les escaliers de la cathédrale. Elle est présente partout, immobile, saignante, souffrante, hagarde, figée dans une maigreur cadavérique, pétrifiée dans un étrange écart.

L'apartheid de la modernité est une mécanique familière, un mécanisme de cohabitation. Il est une situation presque domes-

tique, intégrée aux habitudes du petit matin ou de la sortie dominicale. Il est un processus humain aux allures automatiques, silencieuses, aux contours ordinaires. Il est assimilé à nos routines, à nos pratiques professionnelles. Il s'articule autour de nos déplacements, de nos achats, de ce qui est non-réfléchi, pas forcément volontaire. Il est tellement courant que cela étouffe un peu l'esprit, dérègle l'art du questionnement.

Une tragédie d'ampleur

La ségrégation de tous les instants, de tous les rythmes diurnes ou nocturnes, est insérée, désormais, dans le paysage immobilier des métropoles. Parmi ses nombreux privilèges, Paris avait jadis l'apanage de posséder, en exclusivité, cette triste anomalie sociale. Les bords de Seine nourrissaient une tare de poids : la clochardisation. Derrière cette tradition, se profilait une culture, une histoire, une sorte de communauté, avec ses ponts, ses peintres, ses poètes, ses vagabonds... Cette mythologie est enterrée. Une tragédie d'ampleur, cruelle et impitoyable, prend le relais. Aujourd'hui, le bourg rural le plus décentré, le plus ignoré, détient, lui aussi, son lot d'infortunes, d'abandons, de solitudes. On ne compte plus le nombre d'agglomérations minuscules qui abritent dorénavant un flux important de personnalités brisées, cassées, dégradées, méconnaissables. C'est un flot de visages, mal rasés, ni jeunes ni vieux, visages décomposés, qui errent au hasard pour trouver un gîte introuvable. Population fantôme, hésitante, sans repères, sans identité pour autrui, ni pour elle-même ; silhouettes à peine discernables dans la pénombre ou la furtivité. Autant d'individus agglutinés qui colonisent un couloir, un parking, avec leurs



haillons, et que l'on retrouve recroquevillés, exténués, maladifs, sous le toit d'une ruine sans nom.

Dans nos cités opulentes, fastueuses et gaspilleuses à l'excès, on sait que cet univers du dénuement va jalonner désormais la durée du siècle, voire s'aggraver par effet de répétition. Une aliénation dramatique, à l'échelle d'une chronologie lente. On sait aussi, hélas, par le biais de l'expérience et de l'observation, que cette déchéance irrémédiable s'assimile à une logique structurelle qui parasite et défie le développement. Les mentalités dites citoyennes ont commencé un véritable « travail de deuil » : elles ont abdiqué, elles ont capitulé. Ce processus d'auto-résignation collective est largement entamé. À un horizon proche, rien n'indique vraiment qu'on va ramener, en nombre, ces damnés du bitume, du souterrain où ils sombrent, à la lumière du jour. Une correction générale de cette douleur paraît purement utopique.

Un apartheid normalisé

L'ancien apartheid d'Afrique du Sud procédait d'une volonté étatique non dissimulée : *townships* et *bantoustans* relevaient d'une démarche institutionnelle. C'est loin d'être notre cas... Notre sectorisation par castes et par classes découle plutôt d'un laisser-faire hypocrite. Aucun texte de loi ne désigne les portions de ville infectées... Aucun arrêté ne précise le cadre de vie des groupes à problèmes, et pourtant des multitudes d'individus, sans aucun statut juridique strict, titubent d'une porte à une autre, bredouillent des incohérences, mendient près d'un distributeur de banque, cherchent un abri introuvable quand tombe le vent glacial...

L'apartheid des sociétés développées est arrivé à son degré ultime de perfection : il est « normalisé » ; il laisse de marbre les élites, les responsables, les élus, ainsi que la majorité des consommateurs. Il ne

reste, pour accompagner ce calvaire, qu'une poignée d'apôtres du caritatif et de l'humanitaire. Leur abnégation, présente sur le terrain, tente de corriger l'oubli qui cerne cette terrible « différence » sociologique. Les autorités civiles, municipales, syndicales, les partis, ceux qui sont engagés dans la compétition politique fuient comme la peste ce marécage insalubre où l'on perd ses illusions. Dans ce combat, que peuvent espérer les notables, les démagogues, les bataillons classiques de l'interventionnisme public ? Pas grand-chose ! Quel pouvoir supplémentaire s'offre aux candidats qui militent dans ce domaine ? Quelle gloriole personnelle peut-on espérer en œuvrant sur un sol instable qui se dérobe et se délite à chaque pas ?

Même les intellectuels ont démissionné : ils ont quitté l'estrade et le prestige des mots de solidarité. Les penseurs, prompts à saisir les causes internationales, se montrent frileux quand la cour des miracles stagne sous leur balcon. Autrefois, il était admis d'aborder l'apartheid sur le ton de la révolte indignée et solennelle. Cette servitude déshonorait l'image généreuse des droits de l'homme. D'où les violentes diatribes, d'où les offensives de la morale lancées par le Quartier latin... Mais les séquestrés de la pouillerie « logent » maintenant dans des sacs en papier près d'une bouche du RER : ils n'attirent pas les sympathies universelles. La cause des opprimés brillait de mille éclats, mais aujourd'hui le prophétisme « cale ». Les idéalistes butent, toutes les semaines, en allant au bureau, à la fac, à l'institut, au labo, sur la même plaie ouverte d'où suinte un pus inguérissable. La surcharge émotionnelle l'emporte sur la mobilisation idéologique. Quelle fraternité dégager de ces rencontres gênantes, des rencontres qui brisent les rêves, les audaces réformistes ? Au final, quel discours risque de l'emporter ? Une allusion au déclin, au désenchantement, une interrogation sur la fin de l'histoire... En somme, un discours sur le néant.

Un vide de propositions

Insistons sur cet aspect du sujet, même si cette insistance est déplacée. Tous les combats politico-idéologiques de ces dernières années ont fini par recevoir un brin de soutien ou d'encouragement de l'opinion publique, sauf... celui-ci ! Toutes les corporations qui défilent, qui trépignent, qui portent pancartes attirent une forme de sympathie, de louange ou de caution plus ou moins unanime. Tous ceux, toutes celles, qui clament leur détresse au pied des ministères, sans être toujours entendus, obtiennent un minimum de « compréhension » ou « d'appui ». Sauf les plus pauvres parmi les plus pauvres..., parce qu'ils n'ont guère les forces physiques ou sociales pour se rassembler, parce qu'ils ne possèdent pas les savantes stratégies d'influence qui permettent de briser le mur du silence ou de l'indifférence. Les lobbies qui collectent considération, secours, aides, subventions appartiennent déjà aux formations puissantes, structurées, encadrées, avec, à leur tête, un leadership et des relais dans les médias. Les ethnies salariales qui exhibent leur eczéma à la vue de tous réclament, dans la foulée, le maximum de condescendance monétaire au Dieu-État, afin que, de toute urgence, il remédie aux difficultés financières des protestataires. En revanche, les hommes et les femmes qui naviguent en dessous de la ligne de flottaison, largement en dessous du chômage, dans les squats pollués, dans les cani-

veaux souillés, ces hommes et ces femmes ne disposent d'aucune arme, syndicale, électorale, parlementaire, télévisuelle, pour susciter le moindre frémissement réactif. Leur engoulement est programmé.

Sur ces minorités, la pensée philosophique du moment ne formule strictement rien. La pensée est absente de ce débat. Seuls les mystiques osent s'aventurer dans ce labyrinthe... et souvent sur la pointe des pieds. La dégradation matérielle, psychique, mentale de ce monde génère une peur diffuse de l'expression, un refus de prise en charge. Ce carré de la non-vie inhibe toute analyse critique... et donc toute amorce de redressement. L'autre n'est plus dans nos réseaux sensibles, rationnels, informatifs et discursifs ; il est rejeté dans les abîmes, dans les ténèbres.

Notre apartheid ne ressemble ni à un génocide, ni à un massacre, ni à une déportation. Il pourrait être rapproché un peu de ces dérives, mais il fait « zéro-victime » dans les faits divers, et se conforme donc au politiquement correct de l'époque. À l'aube du XXI^{ème} siècle, nous inaugurons une gestion originale de la destruction de masse. C'est un nouveau modèle d'enfer sur terre, qui ne choque plus les consciences ; c'est le « trou noir » de la condition humaine.

Bernard Vaudour-Faguet

Professeur d'histoire, journaliste